

Québec français



Autoportrait Yvon Paré

Number 36, December 1979

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51348ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

(1979). Autoportrait : Yvon Paré. *Québec français*, (36), 56–57.

Yvon Paré

Drôle de façon de parler de soi, de se dessiner avec des mots, de se présenter par et dans les mots. Autant s'entendre, le portrait risque d'être flou. Je ne suis pas fort sur le pinceau et encore moins sur le fusain. Les contrastes, les ombres, il y a belle lurette que j'ai laissé tomber ça. Pourtant, quand j'étais écolier, je me défendais pas mal avec le crayon. Monsieur l'Inspecteur, qu'on voyait une fois ou deux par année, quand il était temps de nous administrer une dictée, de nous tâter avec ses questions, avait signalé l'un de mes dessins. C'était un lièvre, un grand lièvre tout blanc d'hiver, à barbiches blanches et aux longues et douces oreilles.

Les visites de Monsieur l'Inspecteur...

C'était l'un des rares moments où l'institutrice souriait de toutes ses dents, faisait des courbettes presque, devenait humaine... Nous sommes loin du portrait...

L'écriture? C'est venu plus tard, à la sortie de l'enfance. L'envie d'écrire m'est tombée dessus après avoir découvert la lecture. Faut que je vous raconte.

Le dé clic s'est fait à la petite école encore une fois. L'institutrice, mademoiselle comme nous disions, pour assagir, calmer, nous faire tenir sur nos chaises, pour garder en main les six divisions de sa classe, nous faisait la lecture avant la grande délivrance du soir. Un quinze, un vingt minutes parfois... C'était le temps du rêve, le temps des mystères. Là, j'ai pris goût aux livres, aux histoires, au monde des livres. Il y avait des gens qui vivaient, marchaient, pleuraient, chantaient, souffraient, avaient faim, soif dans les livres. J'avais bien écouté les histoires de mon père, celles de mes oncles quand ils débarquaient à la maison, celles de Monsieur Gobeil quand il venait fumer une pipe. C'était un conteur comme il ne s'en fait plus Monsieur Gobeil.

Je me recroquevillais dans l'escalier, j'écoutais, les oreilles grandes comme celles du lièvre de tout à l'heure afin de ne pas perdre un mot. Avec les lectures

de l'institutrice, j'ai compris que c'était parfois mieux dans les livres. Je me souviens surtout de *Une de perdue, deux de trouvées*. Ce devait être le titre. Des images me flottent encore dans la tête, des images qui sont restées accrochées dans un coin de mon cerveau et que je n'arriverai probablement jamais à chasser. Ça arrive...

J'ai commencé à explorer les livres tout seul comme un grand un peu plus tard. Lire à la maison, ce n'était pas habituel, normal. Lire, ce n'était pas utile, pas pratique. Les livres, ça n'apportait rien sur la table.

«Cé pas dans lé livres qu'on t'monte à bûcher», répétait mon père obstinément.

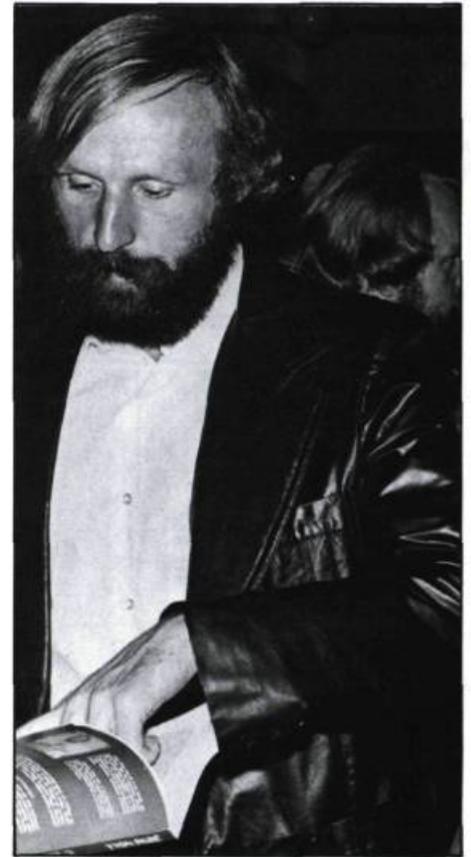
Et ma mère y allait d'une explication bien à elle pour nous éloigner à tout jamais de la lecture et de ses séductions.

«Tu vas t'briser à vue», qu'elle disait d'un ton sec, tranchant comme la lame du couteau qui servait pour le pain.

Mes premières lectures, je les ai faites comme un contrebandier. J'ai commencé à lire comme un voleur... Un voleur de mots, de phrases. L'Arsène Lupin du verbe...

Bien sûr, je lisais un peu à l'école! Expliquons-nous! Chez nous, le second étage était réservé au sommeil. Trois chambres que se partageaient mes frères, une pour ma sœur et une grande chambre toujours vide, silencieuse. La chambre à personne, la chambre fermée comme nous disions. Une chambre où nous n'entrions que très rarement, en retenant notre souffle. La chambre de la visite. Moi, l'un des derniers de la famille, je n'avais pas droit à une chambre. Je couchais dans le grand passage. Un lit derrière un rideau, un voile comme dans *les Mille et une nuits*.

Ma mère laissait toujours une lumière dans le passage. Une ampoule qui jetait une lumière blafarde mais suffisante pour lire. Vous avez compris... Je cachais mes livres, je les dissimulais dans le lit avec mon chien Mousse. Quand



tout le monde dormait la bouche ouverte, je me livrais à ma passion secrète. Je tirais le rideau et la lumière frappait mon oreiller, laissait apparaître les mots sur les pages du livre.

J'ai pleuré en lisant *La Minuit* de Félix-Antoine Savard. *Allegro, Adagio* par la suite, *Pieds nus dans l'aube*. Tous les livres de la bibliothèque de l'école y passèrent presque. Félix et Félix-Antoine... La liste serait longue.

Avec la lecture, le goût d'écrire est apparu. Quelques pages au début et la muse se débattait sur le sable. J'ai commencé une foule de récits qui n'ont jamais su leur fin. Il y a eu le théâtre aussi! J'ai écrit quelques pièces... Pas de quoi faire le coq! J'ai commencé à écrire pour de bon avec la poésie. La première strophe de mon premier poème commençait ainsi: «La vie, c'est comme la température.» Ce poème a toute une histoire. Un vrai chemin de Damas que mes débuts en poésie.

Le vendredi soir et le samedi, je travaillais chez mon beau-frère comme garçon à tout faire. Mon beau-frère possédait une petite épicerie, débutait dans le commerce et je l'aidais les fins de semaine. On ne connaissait pas le week-end à ce moment-là!

Il pleuvait. Un vrai matin d'automne avec une vraie pluie d'automne. Un temps à rester au lit jusqu'au prochain printemps. Monsieur Nadeau, un vieux à cheveux blancs, de bonne humeur, beau

temps mauvais temps, entre, vient faire son tour. Il parle de la pluie, de l'hiver qui s'en vient, se roule une cigarette, achète un paquet de tabac. Avec chaque client il était question de la pluie et du beau temps. Et comme ça, sans prévenir, en haussant les épaules, il me lance ça sur le comptoir: «La vie, c'est comme la température...» J'en fus étourdi. Le soir, quand tout le monde dormait, j'écrivais mon premier poème.

Peu à peu, j'ai réussi à faire une place au livre dans la maison. Fallait bien! Mais écrire, c'était une autre paire de manches... Écrire, c'était comme un péché, un plaisir solitaire... Une vraie honte! C'était mon grand secret, mon terrible secret et au début, je n'étais pas loin de croire que j'étais anormal presque... Écrire des poèmes! Cela ne s'était pas vu de mémoire de Paré à La Dorée! Fallait surtout pas qu'ils tombent sous la main de ma mère qui rangeait tout minutieusement, méticuleusement à chaque matin dans ma chambre. Je dissimulais mon cahier d'écolier ou encore je le traînais dans mon sac à l'école. J'ai gardé ce cahier... J'ai conservé à peu près tout ce que j'ai écrit. Une manie comme une autre.

Des poèmes qui s'étirèrent, devinrent un journal en cours de route. J'ai tenu ce journal un peu plus d'un an. Il y était surtout question d'une fille que je regardais avec des yeux de Saint-Bernard. J'étais amoureux de l'amour. J'avais une quinzaine d'années, je suppose, et je voulais emprisonner mon amour dans les mots.

J'ai noirci des centaines et centaines de pages... J'écrivais. Je ne corrigeais rien. J'écrivais. Ce fut plus tard que j'ai commencé à travailler, à biffer, à raturer. Ce travail, cet arrêt sur les mots devait durer dix ans presque, me conduire à *L'Octobre des Indiens*.

Une fois *L'Octobre des Indiens* paru, je fus guéri du poème. Le poème s'est comme détaché de moi. C'était terminé, fini. C'est arrivé comme ça, simplement. Je voulais écrire autre chose. Il y a eu *Anna-Belle*. Un roman de printemps, entre deux saisons, avant les chantiers, la coupe de bois. Je passais mes étés à travailler comme bûcheron. *Anna-Belle* a été le coup d'envoi. Un livre qui hésite entre ce qu'il est et ce qu'il sera, qui se balance entre la réalité des lieux physiques et géographiques et l'imaginaire. *Anna-Belle*, c'est la clef que j'ai glissée dans la serrure et, à ma grande surprise, la porte s'est ouverte. J'ai découvert tout un univers, tout un monde, comme si j'entrais sur le bout des pieds dans la «chambre fermée» de mon enfance.

Et *Le Violoneux* s'est mis à jouer à mon oreille... J'ai écrit le premier jet sur les bancs de l'Université de Montréal. Voilà la petite histoire!

Ce qui se passe maintenant... Je marche vers des romans de plus en plus réalistes, de plus en plus près de la réalité que j'ai vécue dans mon enfance, ma vie d'adolescent. Un pied dans la réalité et la tête dans l'imaginaire. Pourquoi pas écrire des romans réalistes et imaginaires? *Parent, le voyageur*, presque terminé, est dans cette veine. Que dire de plus? Que mes premiers écrits ont été une partie de cache-cache. La poésie est le genre par excellence pour se cacher, se déguiser. Écrire de la poésie, c'est faire du théâtre, prendre les mots pour des masques, dire des choses dans des formes, dans une langue qui glisse sur nous. La poésie nous dissimule un temps... Touchez les mots et les masques s'effritent! Derrière les mots du poème il y a toujours un auteur, un auteur nu, frileux, angoissé. Le roman, c'est autre chose. C'est le voyage, une découverte. C'est l'aventure qui débute par trois mots, trois notes de musique comme dans *Anna-Belle*. J'écris un roman comme je cours un marathon. Je me lance au signal et je ne sais où, quand, comment ça va s'arrêter. J'ai des repères, des personnages à rencontrer, des objectifs à effleurer mais tout peut arriver. Je m'abandonne à la joie de la course, de l'invention. Il suffit que le vent change et le roman n'est plus le même. Il suffit d'un mot au coin d'une page pour qu'un personnage surgisse, s'impose, ne veuille plus partir. Il vous reste à l'apprivoiser. Je laisse toujours le roman mourir de sa belle mort...

Écrire est une aventure, une manière de se rencontrer, de se regarder, de se voir. J'en suis là! Portrait... Vous avez le portrait de mon écriture., la route de mes écrits.

J'écris...

À travers les mots, les phrases, les paragraphes, les pages, je cherche. Une recherche de soi par le roman, c'est le sens de mon écriture. Sans cela, j'écrirais des romans policiers.

Quelques repères biographiques

Yvon Paré est né à La Dorée (Lac-Saint-Jean) le 27 février 1946. Après ses études primaires à l'école du village, il fait son cours classique à Jonquière, sa licence ès lettres à Montréal, puis tâte de l'enseignement dans une école primaire de la métropole. Il exerce par la suite plusieurs métiers, dont celui de bûcheron. Il est actuellement critique littéraire au *Quotidien* du Saguenay-Lac-Saint-Jean. Il a fait de la course à pied un véritable défi. Il est un des meilleurs marathoniens du Québec.

Rédition dans
la nouvelle collection

**bibliothèque
québécoise**

À L'OMBRE DE L'ORFORD

par
Alfred DesRochers
132 pages, \$3.50

LA CHASSE- GALERIE

Légendes
canadiennes

par
Honoré Beaugrand
112 pages, \$3.50

MARIE CALUMET

par Rodolphe Girard
168 pages, \$3.50

RITUEL ET LANGAGE CHEZ YVES THÉRIAULT

par Jean-Paul Simard
148 pages, \$6.95

les éditions
fides

235 est. boul. Dorchester
Montréal H2X 1N9
(514) 861-9621